

Petite histoire d'une vieille fée

Céline GATIEN

Dans mon enfance, j'ai bien connu une fée. Pas une de ces longues dames, cheveux blonds et robe couleur de ciel. Non. Une fée ridée, frileuse, contrainte à compter ses pas et ses gestes, mais toute la tendresse du monde réfugiée dans ses yeux délavés. L'état-civil, borné, la disait ma grand-tante, sœur d'une grand-mère, qui, en dépit des sentiments obligés, ne me convenait pas. Pour moi, pour ses proches, elle était Tatirène, ce qui valait tous les titres.

Silhouette sombre et menue, chignon étriqué, dos voûté, elle portait le deuil de ce que la vie lui avait pris ou ne lui avait pas apporté. Il paraît que ma fée avait ses manies, que sa dévotion puérile agaçait... Critiques mesquines ! Pour moi, elle avait toujours cette gaieté enfantine, ce sourire comme une caresse. Elle m'emmenait me promener, pas trop loin, tenant ma main serrée. Elle fredonnait des chansons où une tante Adèle morigénait sa nièce dévergondée, un soldat alsacien mourait sous les balles prussiennes, Jésus entraînait inopinément dans la mesure glacée d'un pauvre qu'il emmenait se chauffer au ciel. Au piano, ses doigts avaient du mal à courir mais elle jouait encore sa *Valse des Roses* en chantant sur le refrain des onomatopées bizarres : Ti Ti, Taïtaïtère... Mes joies la ravissaient, mes chagrins étaient les siens. Me gronder la peinait tant que je renonçais à mes bêtises et, quand l'énergie de mes cinq ans l'épuisait, elle lançait une formule magique : « Tu vas me faire tomber en héliopsychie ! », mot ignoré des dictionnaires, qui me calmait aussitôt.

Elle avait exhumé un agenda noir fatigué sur lequel je gribouillais mes apprentissages et un vieux livre de lecture au titre séducteur, *En riant*. Un visage de poupon hilare éclairait sa couverture marine et orange, bichromie égayant des illustrations réputées divertissantes. Pendant qu'elle faisait travailler mon grand frère, je combinais ses leçons avec les pages d'*En*

riant : j'appris à lire sans m'en apercevoir. Je ne méritais pas les louanges dont elle me combla, n'ayant fait d'autre effort que de profiter de sa présence. Le vieux livre méritait son titre ! Les rudiments de l'arithmétique entrèrent dans mon cerveau malléable de la même manière. Quand je disais que Tatirène était une fée !

Déjà, les années passaient. Maintenant, c'était de plus en plus souvent moi qui allais la voir, dans son minuscule appartement au premier étage d'un pavillon, à cent pas de notre maison. L'escalier tortueux, avec sa rampe de fer et sa troisième marche grinçante, menait au palier obscur qui donnait dans la cuisine aux murs jaunâtres. Fouillis des placards aux serrures rouillées, évier de grès fêlé, réchaud noirâtre : je passais vite, je traversais un réduit débordant des vestiges de son passé et j'étais enfin dans sa chambre. Elle était assise dans un fauteuil d'acajou aux coussins fanés, près de la fenêtre. Sur la table en demi-lune, des photos de famille, morts couleur sépia dont elle me racontait l'histoire. Je découvrais des dames aux chapeaux prêts à s'envoler, des messieurs compassés, des enfants figés, robes à dentelles ou cols marins, qu'elle m'affirmait être mon oncle ou ma mère. Elle me montrait ce qu'elle apprenait à ses élèves d'autrefois, ainsi dans ce manuel d'anglais, ces listes de mots dépassés, associés à l'image d'un enfant, d'une chambre, d'un jardin, un monde d'ordre et d'angélisme, où les filles étaient gracieuses et polies et les garçons joyeux et turbulents.

Elle parlait d'autrefois, mais savait s'arrêter pour m'écouter. Je lui racontais sans fin ma petite vie, la vraie et celle que j'inventais. Elle était attentive, jamais critique, glissant seulement : « Ça, tu en parleras à ta maman »

À douze ans, alors que je prenais à l'égard des adultes une attitude condescendante, en attendant pire, Tatirène fut la seule épargnée. Dans l'appartement fané où ma mère s'efforçait de la maintenir, je redevais sans fausse honte une petite fille. Si elle avait vécu jusqu'à mon adolescence, j'aurais ramené pour elle mes tempêtes à de modestes ondées. En la voyant de plus en plus lasse, immobile, tassée, j'étais prête à rester, pour elle seule, une enfant sage. Mais j'appris trop vite que même les fées vont en prison à l'hôpital et que tous les efforts pour

ménager le peu de souffle qui leur reste sont dérisoires. Et ce jour de février, glacial, et cette église presque déserte, la neige barrant les routes...

Je repense à son histoire. Humble, terne, effacée, une vie passée à s'ignorer soi-même, adoucie par l'espérance obstinée d'un paradis peuplé de ceux qu'elle avait aimés.

À l'aube de la III^e République, elle avait vécu une enfance heureuse à Bordeaux, entre ses parents et sa sœur, de six ans sa cadette. De bonnes aptitudes, un caractère docile et un physique terne, pour ne pas dire ingrat : il était écrit qu'elle deviendrait institutrice ! Je ne pense pas qu'on lui ait beaucoup demandé son avis ; ni qu'elle ait songé à en exprimer un. A-t-elle connu, au moins, une brève romance ? La chronique familiale est si muette à cet égard qu'il m'arrive de penser qu'elle cache quelque chose. En tout cas, à cette époque où les gens de la bonne société confiaient leurs enfants à une gouvernante, elle devient Mademoiselle pour la vie. Sur une photo de famille, on la voit, debout, au dernier rang. Ses employeurs ont tenu à sa présence car elle donne au tableau une touche de dignité discrète qui situe le standing du clan. Très droite dans son corsage ajusté, le chignon impeccable, un sourire à peine esquissé : Mademoiselle sait se tenir à sa place.

Toute sa vie, de famille bourgeoise en famille huppée, elle apprend à ses élèves, outre les savoirs de base, l'anglais et le piano. Elle les façonne : polis, dociles, pénétrés de leurs devoirs envers Dieu et leurs parents. Elle dit le bien et le mal. Elle est ferme et bienveillante. Ses élèves l'aiment, d'ailleurs. Dans ses dernières années, elle recevra encore des lettres et des visites de vieux enfants en quête d'un peu de leur passé.

Elle est si parfaite que tous ses employeurs l'apprécient : pas de gages excessifs, mais des attentions. Les plus marquantes viennent de la Duchesse – une vraie duchesse, et non des moindres. Elle lui donne des tenues qu'elle ne veut plus porter, sans se demander si ce corsage brodé de perles sera mettable pour l'institutrice. Elle donne de la vaisselle armoriée et pour les

nièces de Mademoiselle, des poupées aux robes éblouissantes, sourire suave, visage de porcelaine. Et Irène s'émerveille de la générosité de la grande dame.

Tout le temps qu'elle peut libérer, elle le passe là où est sa vraie vie. À la mort de leurs parents, elle et sa sœur sont venues à Paris. La petite sœur est mariée, très mal d'ailleurs. Un mari volage et paresseux lui a fait trois enfants puis a disparu. Une institutrice sans besoins personnels, à jamais stérile, se doit, juge la cadette, d'employer utilement ce qu'elle gagne. Irène l'approuve. Elle donne tout, argent et trésors d'affection. Dévouement illimité, partage, abnégation : sa sœur la rabroue souvent, mais ses nièces et son neveu lui rendent sa tendresse. Toujours présente, elle est un témoin discret, vivant de la vie des autres. En elle, pas une trace d'aigreur, de rancune contre cet oubli d'elle-même que chacun juge naturel.

Les années passant, c'est dans son petit appartement parisien qu'elle donne des leçons. Puis, comme sa nièce préférée est partie vivre en banlieue, elle loue, au plus près, ce logement minimal où je l'ai connue.

C'est de là que ma vieille petite fée trottinait de plus en plus lentement jusqu'à nous. De mon enfance heureuse et choyée, elle était l'une des gardiennes. En même temps, je lui dois d'avoir découvert le plaisir et la fierté de devenir à mon tour tutélaire, de me dévouer à elle, un peu. Plaisir teinté d'amertume et de douceur. Dans mon passage tumultueux à l'âge adulte, elle est un souvenir de tendresse, de fidélité aussi, alors que je zigzaguais dans les contradictions et l'inconstance. Souvent, nos souvenirs sont ambigus, pleins d'ombres. Je lui dois d'en conserver quelques-uns, bien vivants, dont le temps qui passe n'altère pas la transparence.

FIN